

DIMANCHE
15 JANVIER 1832.

Ce Journal paraît les Jeudi et Dimanche de chaque semaine.
On s'abonne à Lyon, au Bureau du Journal, rue d'Amboise, barrière de fer;
Au Bureau de la Conservation des Affiches, Galerie de l'Argue, escalier M, au 1^{er} étage;
A la librairie de M. Babeuf, rue S. Dominique, Et à l'imprimerie du Journal.



PREMIÈRE ANNÉE.

N° 60.

Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est de 4 fr. pour trois mois.

On ajoutera pour les frais de poste 2 centimes par N° pour le département et 4 centimes hors du département.

Les lettres et paquets doivent être affranchis.

La Glaneuse,

JOURNAL DES SALONS ET DES THÉÂTRES.

La Prison est le Séminaire des Patriotes.

MANUEL DU MOUCHARD (*).

Il serait difficile de déterminer avec une précision bien rigoureuse l'époque historique à laquelle on doit l'institution des mouchards : partout il s'en trouve quelques traces. Il faudrait remonter jusqu'aux premiers âges du monde pour découvrir, au juste, le moment où cette admirable invention du génie humain fut d'abord mise en usage.

Il était réservé à notre époque de lui donner un développement rapide et prodigieux. On se convaincra facilement qu'avant le siècle où nous vivons, l'art était encore à son enfance. Encouragé cependant par ceux qui s'appelaient, sous l'ancien régime, et s'appellent encore aujourd'hui *les honnêtes gens*, il végétait au hasard, sans règles, sans principes, sans but bien fixe et bien déterminé : ce n'était pas un art, mais un métier ; ce n'était pas, comme aujourd'hui, une carrière politique.

L'institution des mouchards est aujourd'hui fortement organisée. Elle ne pouvait rester stationnaire au milieu de notre immense progrès intellectuel. Employée aujourd'hui comme moyen de gouvernement, elle a acquis une considération proportionnée à son importance.

Le mouchard doit être bien pris, intelligent, sociable de son naturel, d'une constitution robuste, avoir de larges épaules, être en état de faire le coup de poing et, au besoin, d'assommer.

Le mouchard est un véritable fonctionnaire public ; il jouit de tous les avantages attachés au pouvoir, sans en craindre les inconvénients.

Il est vrai qu'il risque d'être hué, souffleté, assommé quelquefois ; mais quelle carrière aussi n'a pas ses vicissitudes et ses dangers ?

Est-il débiteur ? est-il jaloux ? veut-il se débarrasser de quelqu'un ?.... vite il le fait empoigner.

(*) Par un ancien mouchard. Se vend chez Sautet, place de la Bourse. Prix : 5 fr.

Voit-il dans la rue une figure qui lui déplaît ?... vite il dit un mot, et l'on vous empoigne le pauvre diable.

Ainsi, malgré l'obscurité de ses fonctions, le mouchard dispose en souverain du sort des autres hommes ; il exerce le pouvoir absolu dans toute sa plénitude ; il en a toutes les jouissances : son obscurité même lui procure un avantage, celui d'échapper à la responsabilité officielle qui pèse sur les autres pouvoirs constitués.

Cet avantage n'est pas le seul qui rende les fonctions de mouchard préférables aux autres fonctions publiques.

Qu'il arrive un changement de gouvernement, ou seulement un changement de ministère, on vous culbute bien vite tous ces pauvres fonctionnaires qui, bon gré mal gré, sont obligés de céder place à d'autres : ce qui n'est pas du tout amusant.

Mais le mouchard !... le mouchard, lui est inamovible ; il reste seul debout au milieu de cette débâcle universelle : quel que soit son rang, son titre dans cette immense hiérarchie ; quelle que soit l'importance de ses fonctions, seul il se rit de la tempête et reste inébranlable ; seul il est l'homme nécessaire, l'homme indispensable.

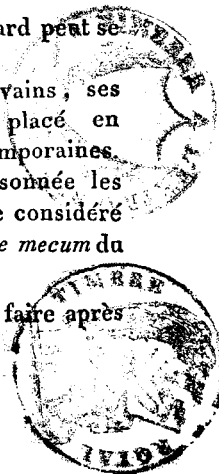
Je n'ai rien dit des avantages matériels attachés aux fonctions de mouchard : ces fonctions sont les mieux rétribuées, et cela doit être à raison de leur immense utilité.

Avec de l'ordre, de l'économie, un mouchard peut se faire une fortune très honorable.

La profession de mouchard a eu ses écrivains, ses penseurs, ses philosophes. Vidoc s'est placé en première ligne parmi les célébrités contemporaines.

Son livre, qui joint à une théorie raisonnée les leçons d'une expérience pratique, peut être considéré comme le chef-d'œuvre de la science, le *vade mecum* du mouchard.

Il semblait que l'art n'eût plus de progrès à faire après



lui, qu'il fût à son apogée; et cependant il reçoit tous les jours un développement inattendu.

Aujourd'hui que toutes les carrières libérales sont encombrées de sujets, on ne saurait trop recommander celle-ci aux jeunes gens doués de quelque mérite.

Mais il ne suffit pas, pour s'y distinguer, de certaines dispositions naturelles; elle exige encore des connaissances spéciales, un plan d'études approfondies.

Il a été question d'ouvrir une chaire à l'Ecole des arts et métiers, pour les connaissances élémentaires, et un conservatoire pour les hautes études en ce genre. Mais ce projet philanthropique est resté sans exécution. Le ministre de l'instruction publique doit présenter incessamment un projet de loi à ce sujet.

En attendant, les candidats doivent prendre leurs degrés au bain. De temps immémorial, comme chacun sait, le bain est la Sorbonne des élèves mouchards. Brest, Rochefort ont fourni des sujets recommandables: mais Toulon peut encore être considéré comme la seule Ecole où s'enseignent les vrais principes.

Il faut bien se garder de croire qu'on puisse, sortant de là, atteindre aux emplois élevés; ce serait comme si l'on se croyait un savant au sortir du collège. Le bain n'est qu'un noviciat, un enseignement préparatoire, une condition *sine quâ non*.

L'élève mouchard doit servir quelque temps comme surnuméraire. On l'exerce d'abord sur un gibier de peu d'importance: sur les filous, les escrocs, les filles publiques. Il doit avoir une mise décente et se raser deux fois par semaine. On exige qu'il fréquente assiduellement les cabarets et les mauvais lieux.

Si le candidat pendant six mois fait preuve de bonne volonté, de zèle et d'intelligence, par forme d'encouragement, on lui fait assommer un patriote: c'est le premier pas dans la carrière politique.

L'élève bien dressé à ce premier exercice peut espérer avancement rapide. Les emplois vacans sont mis au concours; mais on a des égards pour ceux qui les méritent par leur bonne conduite.

L'ouvrage que nous annonçons n'est qu'un livre élémentaire, mais il sera un guide fort utile pour tous ceux qui se destinent à l'estimable profession de mouchard: ils y trouveront de sages conseils. C'est un ouvrage raisonné et consciencieux qui résume les premières notions de la science, et les met à la portée de tout le monde.

Nous le recommandons à nos lecteurs.

A LA FATALITÉ.

Fille aveugle du sort, déesse au noir bandeau,
Toi qui senle a surgi des ruines antiques
Comme un ombre sublime au sommet d'un tombeau!
Toi qu'on vit s'élancer des cèdres olympiques
Aux roseaux de Sion sur ton char ténébreux;
Dans ce sombre chaos qui partout nous inonde,
Reine, je reconnais ton empire odieux;
Ton sceptre pèse sur le monde.

Bonaparte en tombant sentit ta main de fer,
Fraper de ses cinq doigts son aigle haletante.
Le Seigneur gardé-t-il dans son courroux amer,

Une autre St-Hélène à la France mourante?
L'aigle de la pensée abattu sur l'écueil,
Ira-t-il expirer auprès de sa compagne?
Notre soleil va-t-il se voiler d'un linceul,
Et reculer sur la montagne?

Qui brillera pour nous? Quelle sera la voix
Qui dans le choc bruyant pourra se faire entendre?
Les portes de l'enfer ont ébranlé la croix.
Pour l'arracher au feu quelqu'un va-t-il descendre?
Où n'est-ce qu'un vain mot que la croix et l'enfer,
Comme tant d'autres mots que l'on jette à la foule,
Comme tant d'autres flots qui roulent sur la mer,
Tant d'autres mers dont le flot roule!

L'univers suspendu sur l'airain menaçant
Cherche un astre aux lueurs de la mèche brûlante.
Mais son bras de nouveau peut tomber dans le sang;
Car la nuit est bien noire et la pourpre est brillante.
Il bondit sur l'obus, il appelle à grand bruit;
Dieu qui dort... Oh! malheur! Il peut choisir la bombe!
Car le ciel est muet et l'airain retentit
Comme le tonnerre qui tombe.

Malheur, malheur à vous qui voulez étouffer
La mort dans les tombeaux, et l'Etna dans son gouffre;
Malheur aux insensés qui veulent triompher
De l'immense incendie avec un peu de souffre;
Ils ont brisé la foi d'un monde généreux.
Quand il ne croira plus à rien... qu'à la tempête,
Alors il lancera ses montagnes de feux,
Et tonnera pour chaque fête.

A toi ces chants nouveaux de malheur et de deuil!
A toi ces autels noirs et le sang des victimes;
A toi, Fatalité, ces foudres, ce linceul,
Et ces têtes d'humain qui roulent aux abîmes.
Dieu délaisse le globe à tes dédales sourds;
Bats des mains, car il est grand comme Bonaparte.
Comme lui, n'as-tu pas dévoré dans trois jours
L'avenir changé de la Charte?

Déjà tu fais partout mentir la vérité,
Et prêtes dans la nuit tes flambeaux au mensonge.
Le peuple rugissant crie à la liberté,
J'ai faim! Il ne sent pas la chaîne qui le ronge,
Les hommes ont perdu cet énigme d'en haut,
Ils sont tous fascinés sous ta main vengeresse;
Ils confondent toujours le sens avec le mot,
La folie avec la sagesse.

C'est ainsi que jadis aux déserts ébranlés
Dieu confondit l'orgueil des enfans de la terre.
Un démon s'empara de leurs esprits troublés;
Ils riaient, ils prenaient le ciment pour la pierre,
Ils ouvraient tous l'oreille et ne comprenaient plus,
Ils avaient de leur langue oublié les syllabes.
Ce peuple épouvanté dispersa ses tribus
De Juifs, de Persans et d'Arabes.

Oh si l'on partageait nos cités et nos champs
Combien compterait-on de banquiers flottantes?
Combien de Chaldéens, de Juifs et de Persans!
Que de groupes armés? Que de voix discordantes?
Chaque homme a son poignard, sa couleur et son dieu;
Où peut-être qu'il n'est plus de dieu ni d'enseigne.
Le fer brille au hasard aux portes du saint lieu,

Tous portent des fers, nul ne règne.
Quoi donc, toutes les voix demandent le bonheur?
Tous les cœurs palpitans battent pour lui dans l'ombre,
Et nous y marchons tous par la nuit la plus sombre;
Et nous nous croisons tous loin du ciel protecteur.
Quoi, vous vous séparez pour la même espérance!

L'un le cherche à l'est, l'autre au nord, l'autre au midi.
Comment pouviez vous bien pour qu'il vous répondît
Parler tant de langues en France ?

Sombre fatalité, n'auras-tu pas pitié
Des ténèbres du monde et de notre misère.
Suspends tes coups vengeurs ; car le peuple a crié.
Arrête, avant qu'il n'ait ressaisi son tonnerre.
On ne sait plus qui donc est grand et glorieux.
Egoïste, insensé, fourbe, fidèle ou traître,
Laisse-nous voir enfin, pour l'homme, s'il vaut mieux
Être esclave que d'être maître.

AUG. CESENA.

LE PROCUREUR DU ROI.

Le Procureur du roi l'a décidé : j'étais trop libre en prison, je recevais trop de visites, la *Glaneuse* continuait à paraître comme si j'étais en liberté. Il fallait réprimer un abus si criant ; et c'était chose facile : il ne s'agissait que de prononcer ce mot qui résume seul le gouvernement du bon plaisir : *Je veux*. Aussitôt on vient m'annoncer que M. *Varenard* a décidé que je ne recevrais que huit personnes, tandis que le nombre des visites pour tous les détenus de la conciergerie a toujours été illimité.

Quel est donc le motif de cette mesure vexatoire qui ne pèse que sur moi seul ? Pourquoi cette exception en ma faveur ?

Un magistrat que je respecte, parce que celui-là est respectable, est venu me visiter dans ma prison. J'ai reçu de lui l'accueil le plus bienveillant. Il m'a demandé si je n'avais pas de réclamations à faire sur le service de Roanne. Ma réponse a été négative. Je n'avais rien à demander alors, grâce à la bienveillante sollicitude de notre estimable concierge. J'étais aussi libre qu'il est possible de l'être en prison. Pourquoi M. Duplan n'est-il pas venu quelques jours plus tard ? Il aurait entendu mes protestations énergiques contre un magistrat qui ne rongit pas d'abuser de son mandat pour exercer une vengeance personnelle.

Il ne suffisait donc pas à M. *Varenard* d'avoir placé depuis quelques jours en permanence un gendarme dans le guichet de Roanne ? Ce n'était donc pas assez d'avoir encombré les prisons ? Il fallait me placer sous le poids d'une mesure exceptionnelle qui peut causer ma ruine par suite des entraves mises à la publication de la *Glaneuse*.

Vengez-vous, M. *Varenard*, vengez-vous pendant que vous êtes au pouvoir. Poursuivez, emprisonnez les conspirateurs. Mais il y aura injustice, si vous n'ordonnez pas à un gendarme de vous prendre au collet. Les véritables conspirateurs ne sont pas ceux qui rêvent pour leur patrie un avenir de liberté. Les conspirateurs sont les hommes qui comme vous font du pouvoir qui leur est confié un instrument de vengeance personnelle. Ceux-là conspirent contre le gouvernement. Leurs persécutions lui suscitent de nombreux ennemis, et vous êtes responsable d'une haine que vous avez provoquée. Un jour viendra où la France vous en demandera compte. Les crimes dont on m'accuse ne sont qu'un prétexte

pour motiver ma captivité. Vous le savez mieux que personne, et vous me persécutez. Mais l'heure de la justice sonnera enfin ; et alors le prévenu, rendu à la liberté, vous demandera compte de vos cruelles persécutions. Il n'y aura plus entre nous ni gendarmes ni la porte d'un cachot. Les réquisitoires seront dans votre main une arme inutile : il faudra répondre à votre victime.

SCÈNE MILITAIRE.

Jean-Jean, nettoyant son fournement. Cré coquin, l'ancien, on dit qu'c'te fois c'est pûs pour de rire ; j'allons nous brosser dur.

La Tulipe. Ah ! laisse-moi donc, c'est encore qu'en frime.

La Valeur. Une frime ! l'pus souvent. L' *Conscrit* a dit vrai : ça va chauffer, et il était temps ; car mon pauvre François commençait à se rouiller dans le fourreau, mais j'vas y donner l'fil. (*Il nettoie son sabre.*)

Jean-Jean. Et moi, quand jé vat avoir fini de nettoyer mon fournement, j'vat aller chez l'écrivain du coin, pour qu'il m'écrive une lettre à ma respectable mère. J'vat la prier de m'envoyer des provisions : un panier de pommes, quelques fromages secs, une douzaine de saucissons, quelques livres de marrons. Car enfin, pour entrer en campagne . . .

La Tulipe. Silence, conscrit, ou tes épaules vont faire connaissance avec la lame de mon sabre. Des provisions ! C'est du courage qu'il te faut. Quant à ce qui est des comestibles, nous en trouverons chez l'ennemi, si tant est que c'te guerre soit pas une frime.

La Valeur. J'te dis qu'c'est ben vrai ; et qu'j'allons voir d'près ces Autrechians, Prussiens et Cosaques. J'viens d'le lire dans les journal : car vous savez tous que l'vieux grenadier a de la littérature, et profondément.

Jean-Jean. Pourquoi que nous allons-ti nous battre, l'ancien ?

La Valeur. Pourquoi, mon cadet ! Ces choses-là ne sont pas à la portée de ton intelligence équivoque : il faudrait entrer dans des détails oiseux et incohérents, au dessus de ta capacité matérielle.

Jean-Jean. Oh ! dites, dites toujours.

Tous les Soldats. Allons, l'ancien, expliquez-nous ça.

La Valeur. *Jean-Jean*. payes-tu à boire ?

Jean-Jean. Je régale d'un litre.

La Valeur. Puisqu'il en est ainsi, mes doux agneaux, attention, je commence : (*avec gravité, après avoir relevé sa moustache.*) La guerre qui va commencer est une guerre de principe. Vous ne savez pas sans doute ce que c'est qu'un principe ; j'vas vous expliquer ça : Un principe, voyez-vous, c'est comme qui dirait.... une supposition.... Jé suis votre ancien, j'ai donc plus d'esprit que vous ; vous n'en savez pas autant que moi ; parce que j'suis votre ancien, et voilà ce que c'est qu'un principe. Comprenez-vous bien ça ?

Tous les soldats. Oui, oui, oui.

La Valeur. Je poursuis. Vous vous rappelez tous qu'en juillet notre régiment était à Paris. Il y eut du gâchis. Eh ben, on se battait pour un principe. On nous ordonna de tirer sur le peuple, et nous déchirâmes nos cartouches du côté de la balle, parce que nous ne voulions pas faire feu sur nos frères. Le peuple fut vainqueur, et l'ancien, aux longues dents, fut expédié pour l'Angleterre. Bon voyage, le v'là parti. Alors, voyez-vous, le peuple s'aperçut de ce que pesait un roi. Du courage, et les Français n'en manquent pas; des pavés, il n'y a qu'à se baisser et à prendre, et dans trois jours c'est une affaire bâclée. Il nous fallait un roi, on allait le tirer à la courte paille, lorsqu'on nous présenta le cousin de l'autre. Celui-ci était un bon enfant, le peuple l'accepta. Il y avait d'ailleurs des malins qui avaient mitonné ça d'avance. Enfin, assez causé, nous eûmes un *roi des Français* qui n'était pas un *roi de France*, ce qui est diablement différent. Alors, voyez-vous, toujours par rapport au principe, on demanda aux autres rois : *Ça vous va-t-il bien ?* et les autres qu'étaient pas les plus forts, ils répondirent : *Oui*; mais ils firent la grimace en attendant de nous faire la guerre. Eh ben, c'était pas ça du tout. Les Français devaient dire à tous les peuples : *Enfants, imitez notre exemple ; si vous avez des rois qui veulent faire les méchants, en avant les pavés, et nous sommes là pour vous secourir.* Il faut que tous les peuples soient libres; parce que le peuple, voyez-vous, c'est lui qui paye, c'est lui qui travaille, c'est lui qui se bat, c'est lui qui est *souverain*, et pour être *souverain* comme les Français, il faut pas plus de trois jours. Si nous avions dit ça, les peuples auraient dit aux Rois : *Réglons nos comptes, et arrangeons nos affaires à l'amiable ; nous voulons ça, ça, ça et ça.* Les Rois auraient été forcés d'en passer par là, et si quelques uns avaient voulu faire les malins, dans trois jours l'affaire était faite. Mais pas du tout. Nous avons demandé pardon aux rois pour notre révolution, nous les avons priés de nous laisser tranquilles. Ils ont vu que nous avions peur, et ils ont fait les insolents. Quelques peuples ont voulu imiter notre exemple, ils ont été mitraillés, et nous avons laissé faire. Nous pouvions prendre la Belgique : nous en avons fait cadeau aux Anglais. Nous pouvions secourir les Polonais : nous les avons laissé égorger. Les Italiens nous ont tendu les bras : ils ont été pendus. Enfin nous pouvions commander, et nous avons obéi. Alors adieu le principe. Mais tant va la cruche à l'eau qu'enfin elle se casse. Les rois devenaient chaque jour plus insolents, et voilà qu'aujourd'hui, à propos d'un petit coin de terre dont nous pouvions faire un département français, nous allons commencer le bal. Ah ! mille tonnerres ! si nous pouvions danser la première contredanse dans les plaines de Waterloo !

Jean-Jean. Mais si tous les peuples ils se mettent contre nous, nous serons rincés.

La Valeur. Silence, conscrit, et rappelle-toi bien

ce que je vais te dire. Tu as entendu parler de la révolution publique : et bien alors tous les peuples étaient contre nous : *enfoncez*. En 1814 ils se réunirent encore tous : *enfoncez*. Et si les habits brodés n'avaient pas vendu Paris, je serais peut-être aujourd'hui colonel.

Jean-Jean. Mais enfin, une supposition : si l'ennemi entre en France ?

La Valeur. Il n'en sortira plus.

(Ici on entend un roulement. Les soldats se séparent.)

THÉÂTRE DES CÉLESTINS.

Bénéfice de Félix.

C'est mardi prochain qu'aura lieu ce bénéfice, et tout donne à penser qu'il sera fructueux. Le spectacle commencera par *le Suisse de l'Hôtel*, vaudeville en un acte; cette pièce sera suivie de *Mouton Duvernet*, drame en trois actes et en cinq parties, que l'on dit palpitant d'intérêt; enfin, la soirée sera close par *le Chevreuil ou le Fermier anglais*, comédie en trois actes, mêlée de couplets.

Le public répondra sans doute à l'appel du bénéficiaire, qui, s'il n'est pas un des premiers sujets du théâtre des Célestins, est au moins un des plus zélés et des plus utiles.



GLANE.

— On parle de construire une citadelle à Fourvières, le Courrier de Lyon va nous prouver que c'est pour protéger la ville.

— La chambre a ses couloirs, comme le théâtre a ses coulisses.

— Nous connaissons certain député qui, lorsqu'il monte à la Tribune, ne sait ce qu'il va dire; lorsqu'il y est, ne sait ce qu'il dit; et lorsqu'il en descend, ne sait ce qu'il a dit.

— On promet une récompense honnête à celui qui pourra découvrir une conspiration.

— Avec le coq Gaulois, on ne peut donc pas mettre la patte au pot.

— On parle d'envoyer les détenus politiques au Puy, tant mieux. La vérité se trouve dit-on, au fond d'un puits.

— On s'est présenté hier pour empoigner M. C***; mais le mandat d'arrêt n'a pu être exécuté. M. C*** était... mort depuis un an.

— Il faut plusieurs chambres pour faire une petite maison: ne pourrait-on pas faire plusieurs petites maisons avec une chambre.

— Erratum. — Le roi *plane* sur toute la nation; lisez : le roi *glane*.

— Le Procureur du roi se plaint que les prisons sont encombrées; les prisonniers se plaignent du Procureur du roi.

— Il nous faut des hommes bien *famés*, et nous n'avons que des hommes *affamés*.

— On demande si le Casimir se retire. Ce que nous savons c'est qu'il n'est pas bon teint.

J. A. GRANIER, Gérant.